

Olivier Flournoy

## Étrange orgasme

Présenté au Colloque de la Société psychanalytique de Paris. Lyon, 5-6 mars 1977.  
Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 41, Numéro 4, 1977.

**Pour citer ce document :**

Flournoy, O. Étrange orgasme In: *Revue française de psychanalyse*. Vol. 41, N° 4, 1977. 681-688.

[http://www.flournoy.ch/docs/Olivier\\_FLOURNOY\\_Articles\\_1977a.pdf](http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1977a.pdf)



## Étrange orgasme

*Olivier Flournoy*

Le problème de l'orgasme lors de la relation sexuelle est aussi complexe que difficile à débrouiller.

Les trois niveaux de structuration que les partenaires devraient atteindre à l'occasion de cet événement pour qu'il soit réussi, en même temps qu'ils vont s'évanouir aussitôt, sont le niveau narcissique où la blessure est momentanément guérie, le niveau préœdipien (ou prégénital) où le plaisir corporel privé est momentanément revécu, et le niveau œdipien où le plaisir sexuel est momentanément partagé, toute défense s'abolissant dans l'acte.

En outre, si l'événement en question vise la procréation, un tel projet peut contribuer à l'interaction des niveaux en question. Quant au résultat matériel du projet, qu'il soit positif ou nul, c'est après coup qu'il modifiera le souvenir de l'orgasme, comme tout événement second vient modifier le souvenir d'un événement premier (et réciproquement) pour lui donner une forme nouvelle.

Les trois niveaux de structuration mentionnés ci-dessus soulèvent la question des affects qui leur sont liés, ou de leur absence.

Au niveau narcissique, la satisfaction orgasmique devrait concerner le corps entier – extase spasmodique ? – et ne pas concerner le partenaire si ce n'est comme double de soi. Et l'idéalisation narcissique du corps devrait faire disparaître tout défaut, tout défaut qui ferait perdre le goût pour ce corps. L'insatisfaction en cas de non-réussite peut alors éveiller des affects dans la gamme du dégoût pour le défaut ou la blessure. L'orgasme réussi impliquerait une absence de ces affects-là. Il impliquerait aussi un évanouissement du fonctionnement mental à l'origine de ces affects au profit des sensations corporelles voluptueuses – « on perd la tête » –, autre façon de concevoir l'unité narcissique retrouvée.

Au niveau préœdipien, ou de la prégenitalité telle qu'elle s'exprime chez l'adulte, l'orgasme devrait assouvir les tensions, excitations et désirs privés liés aux fonctions d'organes, en provenance des zones corporelles servant d'étai aux pulsions prégenitales. Assouvissement qui serait à l'égal du plaisir sexuel et non communicable de l'enfant prépubère. En cas d'échec de la fonction de l'orgasme, ce seront des affects du genre de la honte qui risqueront de prévaloir, comme chez le jeune enfant, affects de honte à mi-chemin entre le dégoût corporel et la culpabilité génitale. La réussite implique alors l'abolissement de la honte liée à l'excitation pour ce qui est de l'étayage oral, urétral ou anal, ou corporel partiel quel qu'il soit, dans ce contexte préœdipien. Incidemment, on peut dans cette optique constater que la punition d'usage pour les excitations préœdipiennes de l'enfant s'applique précisément à l'étai : peau, activité musculaire, besoin alimentaire, etc.

Au niveau de structuration de la genitalicité ou de l'Œdipe, l'orgasme devrait combler le plaisir partagé, lié aux fonctions sexuelles adultes et, là, la qualité de plaisir propre à l'orgasme partagé est corollaire de l'évanouissement de la menace de castration, liée au désir incestueux, de la culpabilité, dans la mesure où il n'y aura plus de parents fantasmatisés en cause au moment de l'acte.

En situation analytique, le récit d'un orgasme réussi au cours d'une relation sexuelle devrait impliquer chez l'analysé, pour que son récit soit apte à retransmettre l'événement en question, le même triple assouvissement ou la même triple abolition, c'est-à-dire le même refoulement réussi si l'on s'en tient à une théorie conflictuelle ou défensive, ou le même triple dégagement – sublimation ? – vers une certaine autonomie si l'on vise un idéal, ou la même triple forclusion si l'on vise la réalité de l'acte, ce qui rend l'intégration de l'événement dans le processus analytique des plus aléatoires.

Refoulement, forclusion et dégagement : 1) du désir coupable œdipien, donc de l'analyste comme objet conflictuel de transfert filioparental bisexuel, comme représentant de l'objet désiré ou menaçant ; 2) du plaisir honteux préœdipien, donc de l'analyste comme objet de transfert parental unique ou unisexuel, objet excitant et déprimant tout à la fois ; 3) de la blessure narcissique, donc de l'analyste représentant de l'objet-sujet phallique-narcissique d'identification. Mais une telle réussite rendrait un tel récit caduque faute d'analyste significatif. Ainsi, tout ce que l'analysé pourra dire d'un tel orgasme n'en concernera que la frange de non-réussite. Ou ne sera que mensonge dans le contexte transférentiel.

Cette aporie, impossibilité de dire de manière réussie à l'analyste la réussite d'un orgasme partagé, peut facilement se comprendre au travers d'autres termes : en situation analytique, dans la mesure où nous aurions affaire à un récit d'un orgasme partagé réussi, la culpabilité ne peut qu'aller de soi si on l'envisage au niveau œdipien. Il est évident qu'un tel récit d'orgasme partagé n'est fait que par l'un des partenaires, qu'il y a donc trahison du couple. Il est de surcroît

vraisemblable que l'apogée de la culpabilité œdipienne d'un point de vue analytique est lié à l'amour du sujet pour un être autre que ses parents. Et confier à l'analyste, objet transférentiel d'amour et de craintes, le récit d'un orgasme réussi, c'est tromper à la fois père, mère et partenaire. Mais c'est signer en même temps le déclin du complexe d'Œdipe, la résolution du transfert. Entre l'analyste et le partenaire, le sujet ne peut qu'être déchiré. L'orgasme partagé réussi exclut l'analyste, le partage réussi de son récit avec l'analyste exclut le partenaire.

Ceci peut suffire à expliquer, théoriquement du moins, pourquoi, en psychanalyse, un récit d'orgasme partagé réussi est si exceptionnel. A la limite, un tel orgasme peut être parfois évoqué au travers d'une réflexion des plus discrètes telle que « c'était bien ». Car celui qui a vraiment réussi à se détacher de l'Œdipe, et à transférer ses désirs sexuels dans leur ensemble sur un partenaire original, n'a plus rien à en dire à un analyste dont, par ailleurs, il ne craint plus rien. Et celui qui n'y est pas parvenu ne peut avoir pleinement joui d'un orgasme partagé, et doit donc s'en trouver nécessairement insatisfait soit sur le plan narcissique (dégoût), soit sur le plan précœdipien (honte), soit sur le plan œdipien (angoisse et culpabilité), si ce n'est tout à la fois.

Ainsi, si l'analyste peut envisager d'écouter le récit d'un orgasme partagé, il peut le faire avec le sérieux de l'adulte qui sait tout cela. Mais il n'empêche qu'il doit naviguer entre deux écueils, justement du fait de l'aporie en question.

D'une part l'*acting*, ce qui serait la faute du couple analytique au niveau de l'Œdipe, faute sanctionnée par l'interruption, l'*out* de l'analyse, et d'autre part la tartufferie, laquelle représenterait la faute au niveau du point de jonction entre l'Œdipe et le pré-Œdipe : échange verbal en apparence sérieux sur le plan œdipien, et excitation sous-jacente concernant le plaisir, et la honte liés à la sexualité précœdipienne.

L'aspect précœdipien de l'orgasme soulève en effet un problème particulier au cours du processus analytique. L'analyste est par définition un adulte. Un enfant génial, n'ayant pas connu la sexualité génitale anatomo-physiologique postpubertaire, ne disposerait pas de la sexualité corporelle nécessaire pour étayer ses fantasmes œdipiens, il ne pourrait être analyste que d'enfants prégénitaux ; alors qu'un génie précoce en musique ou en mathématiques peut transmettre son art ou ses connaissances à des adultes. Ainsi, l'analyste adulte, pour avoir accès aux composantes prégénitales de l'orgasme, doit-il revivre son passé. S'il sait de quoi l'on parle sur le plan génital, c'est qu'il y est.

Tout adulte fait l'amour comme tout adulte. Si par contre il sait de quoi l'on parle sur le plan prégénital, c'est qu'il y retourne, et en y revenant, il retrouve son histoire secrète, privée, personnelle, concernant sa prégénitalité, ce plaisir, ces excitations, qu'on ne peut pas communiquer à ses parents sans honte. Et c'est à ce niveau-là que la protection de l'analyste contre ce honteux plaisir, lequel pourtant est indispensable à sa compréhension, va se faire non plus grâce au sérieux

propre à ses connaissances, mais grâce à un sentiment, à celui qui a été rappelé à propos de Freud au cours de ce Colloque, à la pudeur.

La pudeur, la retenue, la discrétion, une certaine réserve, semblent représenter la gamme des sentiments les plus adéquats pour écouter ce qui a affaire à la composante pré-génitale de l'orgasme.

Et cette pudeur devrait permettre à l'analyste – à l'écoute du récit – d'éviter le laisser-aller du côté du plaisir avec ses attributs de déplaisir honteux et coupable, de même que le laisser-aller du côté de la satisfaction narcissique, avec son versant d'insatisfaction du genre dégoût. Qualificatif ambigu qui pourrait notifier le pour soi de la satisfaction narcissique, « un porc satisfait », c'est-à-dire un manque de goût ; ou le dégoût de son fonctionnement inadéquat comme expression de sa propre blessure narcissique, de l'envie réveillée par le récit comportant un effacement de la blessure.

Ceci mène aux questions soulevées dans ce Colloque concernant le mystère, le mensonge et l'orgasme : tout ce qu'on peut se dire de l'orgasme en analyse ne peut, me semble-t-il, qu'être partiel. La conjonction du silence, plus proche de la problématique narcissique, du langage privé, plus proche des secrets précœdipiens, du langage commun plus proche des désirs œdipiens, ajoutée au langage indifférent du complexe d'Œdipe en déclin, et au langage dégagé de la sublimation, fera que l'un ou l'autre de ces multiples aspects du dire et de l'écoute sera souligné au détriment des autres et qu'une bonne dose de mystère – ou de mensonge par omission – subsistera nécessairement. Mystère ou mensonge seront corrélatifs du récit de l'orgasme, et l'on pourra après coup en déduire que le mystère ou le mensonge sont des apanages inévitables de cet événement complexe, mais ne sont pas l'apanage d'un sexe plutôt que de l'autre.

\* \* \*

Un analysant m'a fait une fois une confidence concernant ce problème. C'était un homme aimable, séduisant et souffrant. Je me trouvais donc dans des conditions relativement bonnes pour entendre et comprendre ses désirs et difficultés sur un plan œdipien, bisexuel, sur un plan précœdipien, sexuel ou unisexuel, de même que sur un plan narcissique, celui de l'adéquation entre son fonctionnement psychique et son fonctionnement corporel.

Son récit était le suivant : il avait eu une relation sexuelle avec sa femme qui s'était passée ainsi : il avait eu une érection suivie en temps voulu d'une éjaculation, puis un moment plus tard, après coup si j'ose dire, un orgasme. Ma réaction immédiate a été celle d'un sentiment fait d'étrangeté et d'étonnement. Et ma prise de distance réflexive m'a fait me dire que je ne comprenais pas. Je crois que ma non-compréhension a été du type de la défectuosité narcissique ; c'est-à-dire que je me suis trouvé confronté à un hiatus entre mon fonctionnement psychique

et mon fonctionnement corporel. L'idée d'une triade bien distincte, érection puis éjaculation puis orgasme, m'était partiellement étrangère, et mon identification à un tel fonctionnement ne s'est pas révélée adéquate. Ce n'est qu'en y repensant peu après que j'ai ressenti un vague et fugace sentiment de dégoût, à l'idée, je suppose, de pouvoir fonctionner de telle façon.

C'est alors qu'un premier niveau d'interprétation s'est imposé, celui de ne pas faire participer l'épouse à l'orgasme. Ce patient voulait garder ce dernier pour lui, niveau narcissique où le refus de l'objectalité mettait en évidence le défaut de fonctionnement. Interprétation excluant le niveau œdipien faute d'inclusion de l'analyste comme personnage de transfert. Quant au niveau œdipien, Gillibert m'a fait l'amitié de me le montrer, ce qui après coup m'a paru évident : le patient gardait son orgasme pour quelqu'un d'autre, pour moi, et j'étais invité à prendre la place de sa femme, d'où ma répugnance à me voir changer de sexe. C'eût été en tout cas le meilleur moyen de réintégrer l'événement dans le transfert, et de lui donner un sens psychologique opérationnel grâce à l'expression d'un désir de transfert. Cependant, l'idée de s'imaginer du sexe qu'on n'a pas ne correspondait pas – pour moi tout au moins – à un sentiment de dégoût. Enfin, le troisième niveau, le niveau précœdipien, est venu compléter le tableau. L'absence de culpabilité assez flagrante de ce patient, et ses activités et fantaisies sexuelles plutôt variées dans la gamme des perversions, m'ont fait pencher vers l'explication d'un transfert prégénital où la sexualité est encore fortement étayée par les besoins corporels. Si l'orgasme m'était destiné, c'était en fin de compte davantage dans un contexte homosexuel ou pervers. L'orgasme était destiné au représentant de l'objet qui aurait pu faire le trait d'union entre Narcisse et Œdipe, à l'objet précœdipien encore identique au sujet comme objet sexuel, et déjà différent du sujet comme complément narcissique.

Une fois récupéré dans la relation transférentielle analytique, un tel événement perd un peu de son mystère ou de son étrangeté. Il s'agit d'un analysé qui me fait part de ses associations, et j'y découvre quelque chose qui me concerne ; la situation se trouve dynamisée par ma surprise, ma mise en cause, et cela va déboucher sur une interprétation. L'on passe du niveau intersubjectif à celui de l'explication, et l'on peut avancer vers une meilleure compréhension des difficultés du patient. Je puis même reconnaître en toute bonne foi qu'il ne s'agit là que d'un récit, et comme tout analyste le sait depuis longtemps, le récit est l'élaboration d'événements passés et non leur fidèle report. Dans cette optique, l'événement en soi – un orgasme séparé d'une éjaculation – n'est pas pertinent et il n'y a pas lieu de s'y intéresser objectivement. La situation analytique vécue suffit pour faire du récit un souvenir-écran. Du reste, les affects eux-mêmes sont inférés du récit et non de l'événement. Et à ce propos, il est probable que la pudeur qui a été mentionnée plus haut est en fait le sentiment le plus habituel qui transparaît de part et d'autre au cours d'un récit d'orgasme partagé. J'ajouterai qu'un

patient, en parlant d'orgasme avec sérieux, ne serait probablement pas exempt de lourdeur ou de pompe suspecte, et que c'est bien la pudeur accompagnée d'une certaine discrétion qui donne au récit de l'analysant cette qualité de transmettre « en passant » à l'analyste le sentiment que les choses vont bien, donc de transmettre que blessure narcissique et sexualité préœdipienne sont réunies sous l'égide d'un complexe d'Œdipe en déclin.

Quant à mon patient, s'il avait été discret, il l'avait sans doute trop été, donnant à son récit un pseudo-air d'indifférence, dissimulant son contraire, et qui avait été vécu en fin de compte plutôt comme une invite impudique à me pencher sur cette énigme, sur cet orgasme.

Pourtant bien des questions subsistaient, dont celle que j'avais posée au Colloque : l'impression de ma non-compréhension pouvait-elle être liée au fait que patient et analyste étaient du même sexe ?

Il a été beaucoup discuté pendant ces journées du mystère de l'orgasme féminin, alors que celui de l'homme serait par comparaison relativement dénué de mystère. Pour ma part, cela ne me paraît pas justifié. Que l'orgasme féminin soit mystérieux, je n'en doute pas ; pourtant l'orgasme de mon patient ne l'est pas moins pour autant.

D'autre part, lorsque j'écoute une femme me faire une confidence concernant son fonctionnement sexuel (résumé habituellement sous les grands chapitres de la frigidité, de l'orgasme clitoridien et de l'orgasme vaginal, chapitres probablement tout aussi simplifiés et grossiers que ceux concernant l'impuissance, l'érection et l'éjaculation liée à l'orgasme chez l'homme), j'ai généralement l'impression de comprendre ce qu'elle me dit, alors que sur un autre plan, je puis affirmer que je devrais ne rien en savoir, n'ayant pas la moindre idée de ce que c'est qu'être de sexe différent du mien. La possibilité d'en savoir quelque chose existe néanmoins, et elle passe par la régression préœdipienne et par l'identification au défaut narcissique. Pour ce qui est de la régression, homme et femme se retrouvent aux niveaux communs à l'état, au niveau d'un sexe étayé par un corps dont les besoins sont identiques pour les deux sexes, par un corps dont les différences sexuelles s'estomperaient au moment de l'orgasme. Pour ce qui est de l'identification, chacun des deux sujets souffre d'incomplétudes et de déceptions par rapport à une totalité, une perfection, jamais atteintes, une scène primitive à jamais oubliée, totalité accessible en même temps que perdue aussitôt, du point de vue corporel justement, par le désir comblé, de part et d'autre, dans l'instant de l'orgasme.

Ces remarques devraient donner une réponse à la question soulevée. C'est bien le sexe qu'on n'a pas anatomiquement qui devrait être le plus difficile à comprendre psychologiquement. Notre bisexualité fondée sur la prégenitalité nous est utile, mais il n'en reste pas moins que l'accès à l'Œdipe rend l'identification au sexe opposé impossible, et la seule voie disponible pour le comprendre, à



moins de régression, est alors celle du déclin de l'Œdipe. L'exemple de mon patient peut alors être reconsidéré sous cet aspect-là. Ce seraient les composantes psychologiques féminines qui auraient été les plus difficilement accessibles pour nous deux. Et, en effet, je puis ajouter en repensant à l'événement, que ce patient, en décrivant son orgasme, l'avait détaché de son sexe, de son activité sexuelle éjaculatoire masculine. Il est alors loisible d'apprécier cet orgasme comme non masculin, c'est-à-dire comme féminin.

On retrouve de ce fait la même possibilité d'interprétation proposée par Gilbert, mais inversée. C'est le patient qui s'offre comme femme à moi analyste homme. Dans l'instant de l'intersubjectivité propre à la rencontre analytique, nous étions ainsi simultanément sollicités au travers du sexe qui nous était étranger. Lui femme pour moi, moi épouse pour lui, tous deux femmes. Blessure narcissique. Il y a donc lieu d'admettre, même au travers de cet épisode entre deux hommes, qu'en dernière analyse, le mystère le plus impénétrable est bien celui que détient le sujet de l'autre sexe lorsqu'on en est au niveau du complexe d'Œdipe. Si pour Freud le continent noir c'était la femme, pour sa femme c'était sans doute Freud.

Cet exemple montre aussi, je crois, qu'un tel mystère est surmontable, dépassable, grâce à l'intersubjectivité propre à la situation analytique, alors qu'une observation médico-psychologique sérieuse, mais à distance, aurait risqué de déboucher pour ce patient sur une appréciation diagnostique soit d'anomalie somatique étrange, soit d'anomalie psychologique étrange, en un mot sur quelque chose de l'ordre de la psychose.